

XYZ. La revue de la nouvelle



La messe de minuit

Slavenka Drakulić

Numéro 25, printemps–février 1991

Erreur sur le numéro

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drakulić, S. (1991). La messe de minuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 74–78.

La messe de minuit

Slavenka Drakulić

Comme je suis la fille d'un militaire de carrière — d'un communiste donc — certaines choses ont été d'emblée claires pour moi : Dieu n'existe pas, la religion est l'opium du peuple et les églises sont des monuments d'intérêt historique et culturel. À la maison, nous ne fêtons ni Noël ni Pâques. Ma mère, éventuellement, améliorait l'ordinaire du repas et faisait des gâteaux, mais nous nous gardions bien de mentionner le nom de la fête. Je me souviens cependant de l'escalier de l'immeuble de la rue Solinska à Split : bien avant le Nouvel An, il embaumait les beignets, les biscuits aux noix, la morue, la cannelle et la graine de pavot moulue. J'aimais tout particulièrement les pâtisseries que confectionnait la grand-mère d'une de mes amies du premier étage, Sandra. Son père était représentant et ils étaient les seuls, dans le bâtiment, à posséder une voiture et un téléviseur — cela se passait en 1959, l'année où nous avions déménagé de Zadar. Pour le réveillon de Noël, les enfants du voisinage se réunissaient dans leur salle de séjour (qu'ils appelaient le šaloto) afin de regarder le programme de la chaîne italienne tout en grignotant des biscuits aux amandes et de petits croissants à la vanille dont le sucre collait aux doigts. Nous devons, mon frère et moi, attendre encore avant d'entamer les réjouissances, pour des raisons que nous ignorions. Nous recevions nos cadeaux une semaine plus tard que les autres et nous nous rendions compte que nous étions différents. Mais nous ne posions pas de questions, nous savions que c'était un sujet à ne pas aborder. C'était ce que nous avait appris notre grand-mère : quand nous nous promenions avec elle, elle nous laissait parfois devant la porte de l'église de crainte que nous n'allions « rapporter » à notre père au cas où nous y serions entrés avec elle. À Pâques, nous mangions chez elle des brioches tressées qu'elle appelait čičirek et l'aidions à teindre les œufs. « N'allez surtout pas le dire à papa », nous répétait-elle comme si ce méfait avait pu nous valoir une punition impensable. À présent, je suis convaincue que mon père remarquait nos mains tachées par la teinture qui s'enlevait difficilement.

Il est mort récemment. On l'a enterré avec les fastes militaires réservés aux officiers et aux anciens combattants. Dans la bourgade côtière où il est inhumé, on aurait dû faire sonner la cloche de l'église, comme lors des autres funérailles. On s'en est cependant abstenu: le curé était en voyage et le vicaire avait peur de commettre une bévue parce que le défunt était officier. « Bien sûr que si, tu aurais dû sonner le glas » — lui avait dit plus tard le curé — « puisqu'il était baptisé et avait fait sa communion ».

Un peu avant sa mort, mon père s'était réconcilié avec l'église, devant en cela le curé et le gouvernement qui a, cette année, autorisé la célébration de Noël, proclamé fête non officielle. Sur le tard, il était parvenu à établir un compromis entre le pouvoir et l'église, l'athéisme et la tradition, le communisme et le christianisme. Il était alors âgé, malade, anéanti par la mort de son fils. Pour lui, toutes les idéologies se valaient désormais: elles n'avaient plus aucune importance. Il voulait une cérémonie solennelle et digne. Certains souvenirs d'enfance remontaient peut-être en sa mémoire: l'odeur de l'encens, les dorures de l'autel, le son des orgues. Quand ma mère, prenant son courage à deux mains, lui demanda qu'on enterrât mon frère à l'église, il accepta. Lui qui avait, pendant quarante ans, essayé de rééduquer la fille de catholiques pratiquants qu'elle était (l'épouse d'un officier, vous pensez!), lui avait interdit de faire baptiser ses enfants, de fêter Noël. Je n'en revenais pas. Il était là, à l'église, calme et recueilli. Il me faisait peine à voir, et pas seulement parce qu'il souffrait. Mais parce qu'il avait été toujours si pointilleux que j'avais l'impression d'avoir été spoliée de quelque chose — tout au moins, privée de gâteaux. Parce que ma grand-mère et ma mère le redoutaient. Parce que nous devions lui mentir. Je me sentais trahie, soudain, comme si j'étais encore une enfant et l'avais pris en flagrant délit de mensonge. Il était assis, petit, courbé, entièrement rentré en lui-même. Puis il s'est penché en avant et a appuyé son front sur ses mains. Tout cela était trop dur pour lui, au point d'en paraître irréel — la mort subite de son fils, la prière, le banc de bois, sa vie dévastée. J'ai compris que l'idéologie qui lui servait de carapace depuis si longtemps avait perdu tout son sens à ses yeux. Un mois plus tard, on l'enterra à côté de son fils. L'une des tombes est surmontée de l'étoile communiste, l'autre de la croix.

L'ironie du sort a voulu que, cette même année, ma mère puisse aller à la messe de minuit pour la première fois depuis

quarante-trois ans. Puisque mon père n'était plus là pour le lui interdire. Puisqu'elle n'avait plus à craindre de faire « quelque chose de mal » ou qui puisse lui nuire. « Il m'y autoriserait sans doute à présent », disait-elle comme pour se justifier devant moi. Peut-être en raison de l'intonation de sa voix, qui laissait penser qu'elle considérait mon athéisme comme un vestige de l'intransigeance paternelle, je décidai de l'accompagner à l'église la plus proche. Je n'avais pas vraiment conscience qu'il s'agirait là de ma première messe de minuit. Je connais surtout l'église Saint-Jean-Baptiste (vieille de deux siècles, comme j'allais l'apprendre au cours du prêche) à cause de la pelouse qui s'étend derrière et où je vais promener mon chien. Depuis dix ans que je vis dans ce quartier de Zagreb, je n'ai jamais mis le pied dans un lieu de culte. Mais je n'en fais pas un point d'honneur (car j'ai, en revanche, visité jusqu'à la moindre chapelle de Perugia). Tout simplement, je pense ne pas avoir besoin de l'église, mais elle ne me dérange pas pour autant.

Quand, un peu avant minuit, j'ai pénétré dans le sanctuaire, déjà comble, de la rue Nova Ves, je me suis sentie une intruse. J'en examinai l'architecture interne avec un regard cynique, me semble-t-il : le rideau bleu à gauche, parsemé d'étoiles découpées dans du papier alu et censé figurer le firmament, les murs dont la peinture en trompe-l'œil voulait imiter le marbre, le bleu-ciel et l'ocre des fresques. Un saint que je ne connaissais pas planait au milieu de la voûte de la grande nef et un énorme lustre descendait en oblique de son nombril. De toute évidence, l'église restait pour moi soit un monument historique, soit une carte postale de mauvais goût. Fait étrange, une image a surgi alors en mon esprit, une image télévisée. L'après-midi, j'avais vu, au cours d'une retransmission en direct de Bucarest, les Roumains acheter, pour la première fois librement, des sapins de Noël tandis qu'au loin pétardaient les mitrailleuses.

Il y avait foule dans l'église, au moins trois cents personnes entassées dans un espace prévu pour en accueillir la moitié. Des jeunes surtout, je reconnaissais des voisins, quelques acteurs, un journaliste, une fleuriste, l'ivrogne du coin. Juste avant minuit, la nef s'illumina et les chœurs entonnèrent le Kyrie Eleison. Près de moi retentit la voix d'un jeune homme en blouson de cuir. Il chantait faux, mais cela ne semblait guère le gêner. Suivirent des

prières puis la lecture de l'épître. Du moins, il me semble que les choses se passèrent dans cet ordre. Ce qui m'intéressait, ce n'étaient pas les gens qui m'entouraient (bien que, du coin de l'œil, j'eusse remarqué une dame en manteau de vrai léopard adossée au mur du flanc gauche, un grand chapeau noir orné d'une plume de paon; et juste devant moi, le visage délicat et oblong d'une jeune fille qui chantonnait les yeux clos). Ce qui m'émouvait, ce n'était pas la solennité du rite auquel j'assistais pour la première fois. Je contemplais ma mère. Elle chantait également. Timidement, à mi-voix, comme pour elle-même. Elle prononçait les mots de la prière à l'unisson avec les autres fidèles. Au bout de tant d'années, de décennies, elle les savait encore par cœur. J'aurais dû certainement m'y attendre. Mais je la regardais avec étonnement, sincèrement fascinée et peut-être même un peu jalouse. Moi, que pouvais-je bien chanter en pareil instant? Je me souvins soudain d'un recueil de chansons de partisans que la maîtresse m'avait offert quand j'étais au cours élémentaire. Les seules paroles que j'aurais pu sortir étaient celles de marches parlant de Tito et des combats... Je les savais par cœur, comme ma mère celles de la liturgie. Vingt-trois années nous séparaient, ainsi qu'une guerre, une révolution, une religion nouvelle qui avait enseigné d'autres prières à ses enfants.

Déjà retentissait, dans le haut-parleur placé au-dessus de ma tête, le prêche du curé. « Cette année », disait-il, « nous célébrons Noël avec une ferveur que nous n'avons plus connue depuis longtemps. » Je pensais qu'il se contenterait d'allusions évasives au contexte politique et évoquerait la paix que cette douce et sainte nuit se devait d'apporter au monde. Mais il s'attaquait déjà à l'Europe de l'Est, au mur de Berlin, parlait de Budapest et de Timisoara, demandait de prier pour ceux qui, malheureusement, n'étaient plus là pour fêter Noël. « Nous savions que ce moment adviendrait, nous l'attendions depuis des décennies », clamait la voix amplifiée par la sono. Elle planait au-dessus de nos têtes telle une prophétie. « Il nous faut voir, dans ces événements, la main de Dieu qui a créé l'homme libre, considérer la lutte des peuples d'Europe de l'Est comme son œuvre. »

Non, personne ne peut croire ça, ce n'est pas possible, pour quoi Dieu aurait-il attendu si longtemps, ai-je pensé et, soudain, j'en ai eu plus qu'assez — des souhaits du cardinal Kuharič diffusés

à trois reprises ce soir à la télévision, des retransmissions en direct de Rome, de Bethléem, de la cathédrale de Zagreb. Plus qu'assez des premières pages des journaux, des cadeaux de Noël, des cartes de vœux — de tout ce cirque riche en couleurs. J'en avais une indigestion, telle une personne affamée qui se goinfre d'un seul coup. Si l'on avait pu se contenter des cierges et de l'encens, de l'aspiration à la paix! Mais la voix de baryton poursuivait et faisait maintenant une description exaltée de son émoi de la veille au soir quand la foule avait entonné des chants de Noël au Palais des Sports. « Pourquoi a-t-il fallu attendre quarante-cinq ans afin d'avoir le droit de chanter ces hymnes dans un édifice qui n'est pas prévu à cet effet? Qui cela dérangeait-il auparavant? », interrogeait-elle, empreinte d'amertume. Il savait très bien que personne ne lui donnerait la réponse, qu'elle n'avait plus d'importance. Cependant, il continuait et parlait maintenant de foi et de patience. Moi, je n'avais plus la force de l'écouter. Je savais désormais qu'en ce qui me concernait, cette première messe de minuit serait également la dernière. **XYZ**

Traduit du serbo-croate par Mireille Robin



La revue de la nouvelle

Je désire m'abonner pour _____ an(s)

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ ☎ _____

Ci-joint: chèque mandat postal

Master Card _____ exp. _____

1 an (4 numéros)

étudiant: 18 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 20 \$ (T.P.S. incluse)

institution: 22 \$ (T.P.S. incluse)

étranger: 25 \$ (T.P.S. incluse)

2 ans (8 numéros)

étudiant: 32 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 36 \$ (T.P.S. incluse)

institution: 42 \$ (T.P.S. incluse)

étranger: 48 \$ (T.P.S. incluse)

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale C, Montréal, Qc, H2X 3M4